

AMOUR TU RENDS AVEUGLE



I

Nora était belle, et le savait, Massa Bambou eut le talent de le lui dire alors qu'il faisait paître sa girafe, non loin des pyramides et accompagné de son fidèle Seïde.



II

Amour, tu rends aveugle ! Comme Massa Bambou, enhardi, prenait amoureuxment dans ses doigts le menton de la petite, voilà que la girafe, malgré les objections à elle faite, se mit à paître une touffe d'herbes jusque dans les jambes de son maître.



III

Le résultat a été plutôt désastreux. Si la girafe a eu son herbe, Nora s'est évanouie, l'amour aussi. Massa Bambou et Seïde ont eu un abordage pénible. O amour !

APRÈS LA CATASTROPHE

Les victimes !

Combien ? Comptez : dix, vingt, quarante...
L'un buvait à longs traits à la coupe enivrante
De la Jeunesse ; l'autre, aux espoirs défendus
Avait substitué les baisers éperdus
De ses petits enfants, et pour leurs têtes blondes,
Vieillard, songeait encore à conquérir des mondes !
Jeunesse, floraison du cœur, enivrements,
Fiançailles, soupirs, étreintes, doux serments,
Palais bâtis dans l'or de l'espoir et du rêve,
Chimères de poète, ambitions sans trêve,
Désirs, travail, richesse, et le nom, et l'honneur
D'une antique maison, — ce qui fait le bonheur,
Ce qui fait la fortune et ce qui fait la gloire,
Comme en une bataille après une victoire
Chèrement achetée, au milieu des débris
Sanglants, et dans l'horreur des râles et des cris,
Ils sont là, tous et tout !

O douleur ! ô misère !
Tu ne reverras plus ton enfant, pauvre mère !
Tu n'embrasseras plus ta fiancée, amant !
Tu ne poursuivras plus dans le bleu firmament
Tes blanches fictions et ton amour, poète !
L'éphèbe plein de jours, l'aïeul que la mort guette,
Egaux dans le brutal et sombre écrasement,
Gisent, monceau hideux, sous le bouscèlement
Du monstre.

La matière implacable se venge,
Progrès !...

O cauchemar hallucinant, étrange,
Farouche entassement de mal, de bien, d'erreur,

De vérité ; soleil illuminant l'horreur
Du chaos Ignorance et des vieilles ténèbres ;
Conquêtes de l'Esprit, et révoltes funèbres
De forces de la terre ; assaut du Monstrueux
Pour venger contre nous les mythes et les dieux :
De l'aveugle Inconnu revanche abominable !

Poursuis donc, Prométhée, ô martyr lamentable
Suis à travers le temps, l'Infini, l'Éternel,
Ta victoire maudite et ton rêve charnel...
Ceci va devenir le meurtrier infâme
De Cela ! Le métal inerte écrase l'âme !
Ce crime, cet affreux carnage, cet enfer
De larmes, de douleur, de mort, un peu de fer,
Un peu de vapeur d'eau rugissant sous un dôme,
Un atome heurtant au passage un atome
L'ont commis.

Ils allaient joyeux, impatients,
Accusant la lenteur du train, inconscients
Du danger, de l'obscur assassinat dans l'ombre
Invisible embusqué, l'un supputant le nombre
De ses gains, celui-là calculant les baisers...

Ils sont là maintenant sur la voie, écrasés !

Les journaux nous diront demain la catastrophe :
Du sang, des pleurs, un deuil, quelques mots, une
Peut-être d'un poète inspiré ; puis, l'oubli ! (strophe,
L'homme par l'intérêt cependant assailli,
Dans les entraînements fougueux de la jeunesse,
Ivre, éperdu de vie, à suivre la richesse,
À suivre sa chimère âpre, repartira...
Tandis que sur leurs corps la terre verdra !

O. JUSTICE.

AYEZ DONC DES AMIS

Dans une allée de la forêt de Saint-Séverin. — On chasse avec l'équipage du baron de Palombe, un voisin.

LA PETITE MADAME DE FRASK, sur un joli poney gris. Amazone bleue très courte. Habit rouge. Chapeau gris, regardant les cavaliers qui arrivent. — Les Bélair, Antoine... M. du Helder... lady Salikok... (Joyeuse.) et M. de Folleuil !...

LE VICOMTE D'OKAZ, sur un vieux cheval bai. Habit rouge. Culotte en vis. Gardénia. — Folleuil à cheval ?... (Pensif.) pour qui vient-il ?... (à la petite Mme de Frask.) Il vous plaît, Folleuil ?...

LA PETITE MADAME DE FRASK, avec conviction. — Beaucoup !... il est si amusant !...

D'OKAZ. — Amusant... amusant... il est mal élevé, voilà tout !... Tiens !... Mme de Valtanant suit en voiture... pourquoi ?...

FOLLEUIL, qui a rejoint la petite Mme de Frask. — Pour être sûre de ne pas rencontrer Valtanant qui est à cheval...

DU HELDER, arrivant au petit galop. — Avez-vous vu la chasse ?...

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Comment ?... ça n'est pas vous, la chasse ?...

DU HELDER. — Moi ?...

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Vous et les autres ?... nous croyions que c'était la chasse qui arrivait...

DU HELDER. — Nous avons perdu depuis un quart d'heure à peu près... nous n'entendons plus rien !... (Il va jusqu'au bout de l'allée et revient.) rien du tout !... (A Folleuil, avec agitation.) vous ne l'avez pas vue vous ?...

FOLLEUIL, allumant sa pipe. — Qui ça ?...

DU HELDER. — La chasse, parbleu !...

FOLLEUIL. — Jamais de la vie !... je ne regardo jamais ces choses-là !... (Du Helder hausse les épaules et regallope jusqu'au bout de l'allée.) Avec ça que ça l'intéresse, lui, la chasse !... il fait ça pour qu'on croie qu'il y comprend quelque chose... je parie qu'il ne sait seulement pas quel animal on chasse...

LE COMTE DE BÉLAYR. — Le fait est que jamais on n'a vu chasse plus mal menée... Palombe n'y entend quoi que ce soit...

DU HELDER, qui revient toujours aussi agité. — Rien de rien !...

D'ASSOURY. — Invitez donc des amis à suivre, pour être bêché pareillement !...

BÉLAYR. — Si on ne peut même plus critiquer ?...

FOLLEUIL. — Autant mourir tout de suite, n'est-ce pas ? (Regardant Bélair.) Vous devez avoir souvent des mouvements de bile, vous !... des accès rageurs... suivis de prostration...

MADAME DE VALTANANT, faisant arrêter la victoria dans laquelle elle est avec Mme Taillé des Coudettes. — Avez-vous vu Mme de Palombe ?

LA PETITE MADAME DE FRASK. — Je l'ai vue tantôt... au rendez-vous...

MADAME DE VALTANANT. — Elle a encore engraisé !

FOLLEUIL. — Elle est à point !...

MADAME DE VALTANANT. — Vous appelez ça à point ?...

FOLLEUIL. — Mais oui... je déteste les femmes maigres, moi !... non seulement je les trouve laides et attristées à voir, mais encore elles sont le plus souvent méchantes, envieuses... enfin, elles ont tout pour elles, quoi !...

MADAME DE VALTANANT. — ...

(On continue à marcher au pas).

BÉLAYR, dont le cheval vient de butter. — Sale terrain !... c'est plein de terriers !... mon cheval a manqué se casser le boulet...

FRASK. — Non... c'est contre un caillou qu'il a buté... parce que, je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais il racle, votre cheval !...

D'ASSOURY, d'une voix douce. — Plutôt !...

BÉLAYR, vexé. — Ce cheval-là racle ?... Ah ! par exemple !... un cheval qui se met les pieds dans le nez en marchant !...

FRASK. — Je ne sais pas où il met habituellement ses pieds... mais ça